

Le guérillero et ses doubles

Don Durito de la forêt Lacandone du sous-commandant Marcos, Éditions de la Mauvaise Graine, 187 p.

Christian Goyette

Numéro 206, janvier–février 2006

Le Mexique : une mémoire qui s'invente

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18173ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goyette, C. (2006). Le guérillero et ses doubles / *Don Durito de la forêt Lacandone* du sous-commandant Marcos, Éditions de la Mauvaise Graine, 187 p. *Spirale*, (206), 35–36.

LE GUÉRILLERO ET SES DOUBLES

DON DURITO DE LA FORÊT LACANDONE du sous-commandant Marcos
Editions de la Mauvaise Graine, 187 p.

RAPIDEMENT pressée au repli et à la suspension de la lutte armée par l'inauguration de négociations avec le camp gouvernemental, l'Armée zapatiste de libération nationale dut s'engager à tâtons dans une lutte politique pacifiée et, surtout, médiatique. Porte-parole encagoulé de l'EZLN (*Ejército Zapatista de Liberación Nacional*), le sous-commandant Marcos est sans l'ombre d'un doute celui qui incarne le mieux la portée ainsi que les limites de cette nouvelle façon d'être révolutionnaire. Au lendemain du *¡Ya Basta!* du premier de l'An 1994, seront rapidement diffusés de par le monde ses communiqués et les images du passe-montagne qu'il arbore pour dissimuler sa véritable identité et qui deviendra vite tant le symbole des déshérités condamnés à l'oubli que celui de la suspicion dont Marcos fait encore l'objet. L'identité masquée conférerait ainsi un style au révolutionnaire et une portée symbolique au discours zapatiste, mais elle a également attiré la critique en raison de la duplicité à laquelle elle renvoie. La dénonciation de « *géniale imposture* », mise de l'avant par Bertrand de la Grange et Maïté Rico, permit d'accuser le leader — suspect d'être non autochtone et de formation universitaire — d'utiliser son charisme pour manipuler à son avantage les paysans autochtones du Chiapas tout en prétendant les servir. À l'instar de Manuel Vásquez Montalbán, il faut cependant faire remarquer que « *la théâtralisation n'est pas que falsification* » : le masque comme la fiction dévoilent des contenus de vérité éminemment significatifs, et Marcos se révèle en l'occurrence un véritable « *Maître des miroirs* ».

Sommé de justifier tant la légitimité de sa position de dirigeant que le projet zapatiste, Marcos a tissé une réplique qui contourne la triste exigence de la supposée transparence journalistique en s'aventurant sur le terrain de la fiction littéraire. Tout récemment, il a signé un roman écrit à quatre mains, en collaboration avec Paco Ignacio Taïbo II (*Des morts qui dérangent*, paru en feuilleton dans le quotidien *Libération*). Et il convient ici de saluer la traduction française de *Don Durito de la forêt lacandone*, un recueil de textes dont José Saramago a rédigé le prologue et qui fut volontiers censuré par les milieux de gauche.

Ce recueil est constitué de textes élaborés de 1994 à 1996 dans le prolongement des commu-

niqués du EZLN publiés dans le quotidien *La Jornada* et signés par Marcos à titre de porte-parole de l'instance suprême du mouvement. Ils y apparaissent en annexe, se dégageant de la voie « officielle », comme autant de *post scriptum* dont la longueur surpassait souvent celle des communiqués. Rassemblés sous forme de livre, ces textes se délestent maintenant de leur ancrage dans l'actualité politique pour donner forme à un tout fictionnel composé de divers fragments. Dans leur contexte de publication d'origine, ces fragments introduisaient une différence de ton notable, le registre sérieux faisant place à une prose ludique : d'un côté, la voix désincarnée de la propagande dénonçait, avec une inflexion socialiste, la répétition des injustices historiques subies par les pauvres du Mexique — surtout mais pas exclusivement autochtones —, tout en inscrivant les zapatistes, qui appellent à la mobilisation mondiale, dans la trame de l'épopée de libération portée par le mythe d'Emiliano Zapata; de l'autre, une prose ludique qui nous entraînait avec un évident plaisir dans les coulisses du zapatisme, au sein de la luxuriante mais pluvieuse forêt Lacandone, là où le scarabée *Durito* — ce qui signifie littéralement « petit dur » — disputait la narration au guérillero Marcos — désigné par le diminutif de *Sup*. Dans *Don Durito de la forêt lacandone*, ces deux voix présentent tour à tour au lecteur contes et traités philosophico-politiques fantaisistes de leur cru, dans un mélange ludique des genres qui contraste grandement avec le réalisme épique des communiqués politiques.

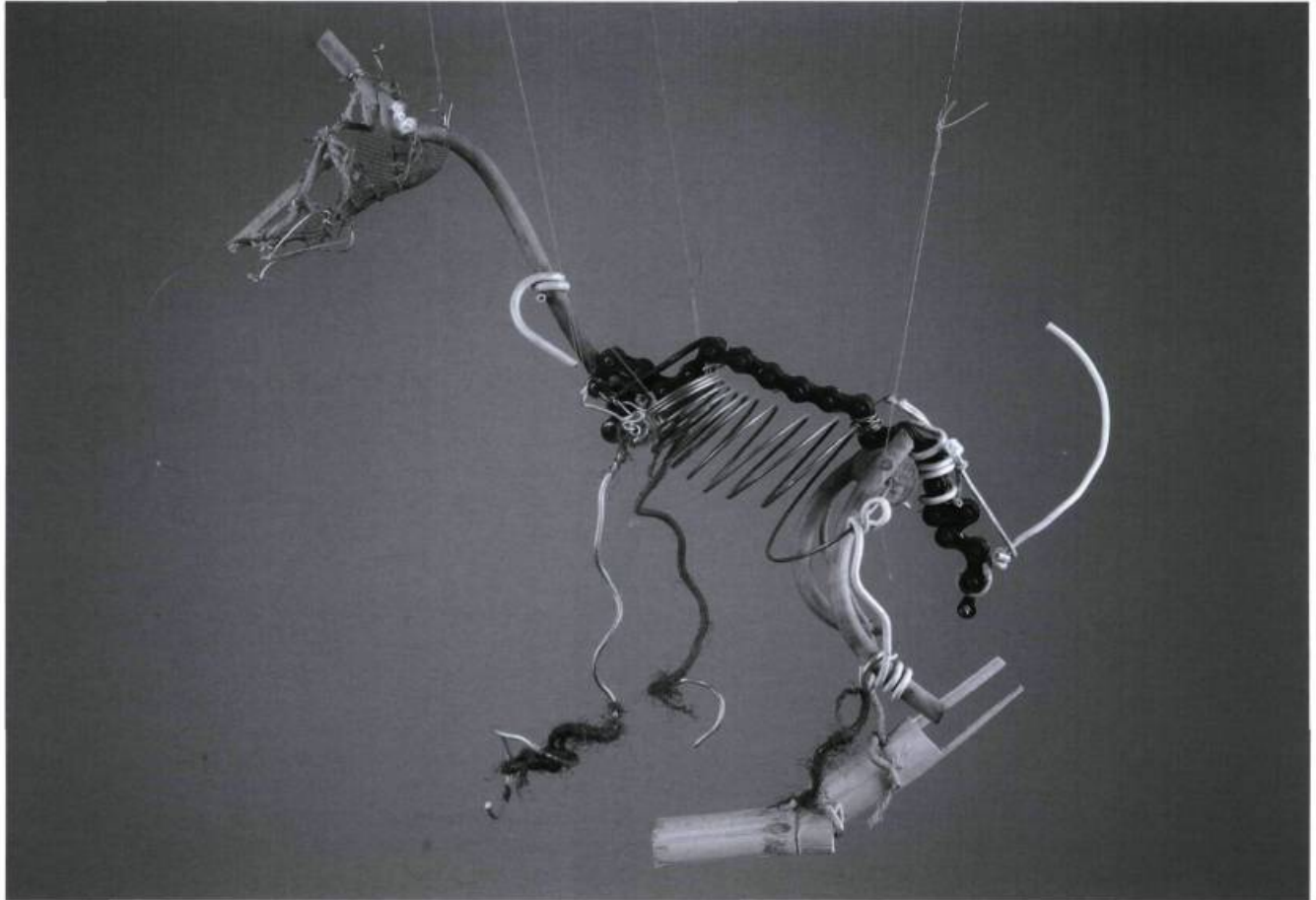
Chevalier errant des montagnes du sud-est mexicain

Isolé par le repli stratégique, l'attente de l'aboutissement des négociations et de la mobilisation intergalactique tant attendue, le *Sup* s'affaire à la rédaction des communiqués et chroniques qui lui incombent tout en s'adonnant, à temps perdu, aux doux plaisirs d'une paresse contemplative empreinte de mélancolie. Cette attente serait bien calme sans la perturbante présence du scarabée *Nabuchodonosor* qui a pris comme nom de guerre *Durito*. C'est avec ce complice que le *Sup* partage son tabac à pipe tout comme le sain mépris pour les puissants et les intellec-

tuels cyniques qui propagent une maladie appelée néolibéralisme, cette « *catastrophique gestion de la catastrophe* » qui n'est « *rien que de la merde théorique* ».

Or, *Durito* considère que « *demain ne peut naître qu'avec une certaine dose de délire et de folie* ». Aussi, plagiant Cervantes malgré les réprobations du *Sup*, *Durito* se pare des plus beaux atours donquichottesques : « *Je suis, moi, le grand, le sublime don Durito de la Lacandone, le plus élevé représentant de la chevalerie errante, le suprême redresseur de torts, l'obscur objet du désir de toute femme qui se revendique comme telle, le niveau supérieur auquel aspirent tous les honnêtes hommes, le héros des enfants, le réconfort des vieillards, le meilleur, le seul, l'unique.* » Interprète mégalomane et burlesque d'une histoire où est mise en valeur la grandeur de sa quête vertueuse, il se donne de la sorte un premier rôle qui présente en réalité le reflet de la figure du guérillero Marcos telle que celle-ci a été créée par les médias. Les jeux de miroirs sont par ailleurs multipliés, puisqu'il personifie tant *don Durito* — qui demande notamment l'inscription de la chevalerie errante au répertoire national des métiers — que *Cherlocque Olmès*, pour se déclarer, sans respect des chronologies, l'intime de Bertolt Brecht comme du chroniqueur mexicain Carlos Monsiváis et, enfin, revêtir l'identité d'un sculpteur postmoderne dont l'œuvre « ouverte » n'attend que l'interprétation du public. Metteur en scène autoproclamé du *making of* zapatiste, il attribue à son compagnon — qui forme avec lui un véritable duo comique — les seconds rôles; ce qui lui permet de calomnier de façon paternaliste celui qui lui sert — quoique toujours en rouspétant — de faire-valoir dans les rôles de Sancho ou de Watson. *Durito* est convaincu que sa sublime plume surpasse la prose du *Sup*, « *lamentable et digne d'un alphabète* ». L'auteur se tourne lui-même « *élégamment* » en dérision par le discours bivocal de ses personnages.

Au-delà de leur profonde complicité qui, comme toute relation intime, est tumultueuse, ces personnages offrent au lecteur des représentations distinctes mais complémentaires d'une volonté de justice révolutionnaire, à l'ancrage existentiel, et de son impossible mise en œuvre historique. Le dédoublement de l'auteur, alias le *Sup* et *Durito*, prend place dans une tension



entre le moment de la division et celui de la réconciliation. Ainsi, l'articulation de la figure du guérillero à son autre inversé (rendue manifeste par la signature inversée de Durito — *otiruD*), permet, par différenciation, de mettre en valeur les qualités d'ouverture et d'humanisme du leader politique qui, après tout, laisse même la parole à un scarabée : au volontarisme intransigeant de Durito s'oppose la modeste sagesse de celui qui, conscient que la lutte ne pourra qu'être longue, cherche à réconcilier l'agir révolutionnaire et la contemplation des beautés du monde. Cependant, et par identification, leurs quêtes de justice s'avèrent très semblables dans une superbe folie d'errance.

La quête obsolète du chevalier qui s'égare hors des temps des aventures qui est le sien, et celle, surannée, du guérillero expatrié de la marche révolutionnaire qui l'habite, se fondent ainsi en une seule quête dérisoire, incapable de soumettre le monde à sa temporalité. Résidu anachronique de l'Histoire, celle-ci s'en trouve, par le fait même, destinée à l'oubli. Son audacieuse survivance fait d'elle une entreprise d'autant plus irréductible, admirable et attrayante qu'elle se présente sous le jour d'une fiction. C'est pourquoi, bien que Durito et le

Sup combattent de façon distincte la désillusion qui devrait les accabler, leurs voix s'entremêlent pour affirmer à l'unisson l'espoir de réussir à s'imposer malgré tout — quoique modestement — à ce monde qui les rejette, car selon leur vérité : « *Il n'est pas nécessaire de conquérir le monde, il suffit de le refaire* ».

Ré-ouvrir l'horizon historique

Le dédoublement du narrateur et le reflet inversé du couple Durito/le Sup nous renvoient aux enjeux politiques de la construction médiatique du discours zapatiste : élevé au statut de héros au sein de la représentation épique des communiqués, Marcos comble le déficit de légitimité qui alimente la suspicion de ses détracteurs en insufflant de la modestie et de la sensibilité à la figure du guérillero ; sa stature héroïque s'en trouve amoindrie dans l'espace de la fiction. Ainsi, c'est paradoxalement le chevalier Durito qui sert de faire-valoir à l'écuyer Marcos, dans la mesure où la quête du chevalier confirme la validité de celle, moins glorieuse mais non moins fondée, de l'écuyer. La fiction rejoint donc la réalité zapatiste sur la scène mé-

diatique où elle se déploie, car Marcos met en évidence l'inévitable construction de l'image du révolutionnaire. Le masque, assumé comme tel par l'artifice de la fiction, comporte une critique du traitement médiatique infligé aux personnalités politiques.

Si la parole zapatiste de Marcos s'avère être un appel à la mobilisation politique, le détour par le ludisme de sa prose ouvre son message à une résonance historique et existentielle plutôt que strictement stratégique. Bien que la condition postmoderne — célébrée ou décriée comme fin de l'Histoire — paraisse nous confiner à l'inaction, l'écrivain Marcos nous invite à la dépasser en cultivant sous ses diverses formes, même désuètes ou travesties, la promesse révolutionnaire et radicale d'un monde meilleur. Contre le fatalisme du cynisme et de la désillusion, la fiction ludique permet ici de ré-enchanter l'agir révolutionnaire en valorisant, sans l'idéaliser, la quête de justice qui l'anime : l'horizon historique, dont la conquête cesse d'apparaître comme une fin absolue, s'en trouve par le fait même ré-ouvert.

Christian Goyette